

Aslı Erdoğan : **Premier recueil de textes à diffuser partout dans les théâtres,** **les librairies, les festivals, les médiathèques...**

C'est donc la prison à vie qu'ont réclamée, ce jeudi 10 novembre 2016, les procureurs d'Istanbul contre Aslı Erdoğan ! Et l'emprisonnement d'une romancière jusqu'à sa mort, c'est l'assassinat prémédité d'une littérature qui entend rester libre ! Alors si les théâtres et les lieux d'art demeurent des lieux vivants sur ce vieux continent, des lieux soucieux d'humanité et d'une littérature encore en vie, ils doivent aussi servir à diffuser la parole d'une romancière emprisonnée pour ses écrits. **Lisons partout les textes d'Aslı Erdoğan à voix haute, partageons leur beauté face à un Etat devenu assassin. Jusqu'à la libération d' Aslı Erdoğan !** Suite à notre appel, voici les premiers textes que nous avons rassemblés. Trois phrases emblématiques de sa pensée et de son écriture, pour commencer, puis cet autoportrait qu'elle a écrit voici quelques années, qui a été lu sur France Culture en septembre. Ensuite, trois extraits du Bâtiment de pierre, son dernier livre traduit en français. Et enfin, la lettre qu'Aslı Erdoğan a écrite en prison, ce 1er novembre 2016. Nous avons rassemblé ces textes pour qu'ils circulent autant que possible. D'autres suivront. Ils appartiennent à tous ceux qui veulent défendre une littérature vivante et impossible à soumettre. Diffusez-les par mail, sur les réseaux sociaux et les blogs, en les affichant sur les murs de nos villes, en les lisant dans les théâtres, les festivals, les Nuit debout, les repas entre amis, partout où vous pourrez. Prévenez-nous de chaque action, nous essaierons de les recenser et de le faire savoir. Solidairement,

Tieri Briet & Ricardo Montserrat Galindo, le 15 novembre 2016

« Quand Michelle est en marche, elle tient tête au monde entier. »

Aslı Erdoğan, *Le Mandarin miraculeux*

« L'écriture est sacrée et il faut la protéger. »

Aslı Erdoğan, extrait d'un entretien avec Mehmet Basutçu.

« L'art de conter une histoire n'est-il pas un peu celui d'attiser les braises sans se brûler les doigts? »

Aslı Erdoğan, *Le bâtiment de pierre*

Un autoportrait, par Aslı Erdoğan

Je suis née à Istanbul en 1967. J'ai grandi à la campagne, dans un climat de tension et de violence. Le sentiment d'oppression est profondément enraciné en moi.

L'un de mes souvenirs, c'est à quatre ans et demi, lorsqu'est venu chez nous un camion rempli de soldats en armes. Ma mère pleure. Les soldats emmènent mon père. Ils le relâchent, plusieurs heures après, parce qu'ils recherchaient quelqu'un d'autre. Mon père avait été un dirigeant important du principal syndicat étudiant de gauche. Mes parents ont planté en moi leurs idéaux de gauche, mais ils les ont ensuite abandonnés. Mon père est devenu un homme violent. Aujourd'hui il est nationaliste.

J'étais une enfant très solitaire qui n'allait pas facilement vers les autres. Très jeune j'ai commencé à lire, sans avoir l'intention d'en faire mon métier. Je passais des journées entières dans les livres. La littérature a été mon premier asile. J'ai écrit un poème, et une petite histoire que ma grand-mère a envoyés à une revue d'Istanbul. Mes textes ont été publiés, mais ça ne m'a pas plus du tout : j'étais bien trop timide pour pouvoir me réjouir.

Plusieurs années plus tard, à 22 ans, j'ai écrit ma première nouvelle, qui m'a valu un prix dans un journal. Je n'ai pas voulu que mon texte soit publié. J'étais alors étudiante en physique. Je suis partie faire des recherches sur les particules de haute énergie au Centre Européen de Recherche Nucléaire de Genève. Je préparais mon diplôme le jour et j'écrivais la nuit. Je buvais et je fumais du haschich pour trouver le sommeil. J'étais terriblement malheureuse. En arrivant à Genève, j'avais pensé naïvement que nous allions discuter d'Einstein, de Higgs et de la formation de l'univers. En fait je me suis retrouvée entourée de gens qui étaient uniquement préoccupés par leur carrière. Nous étions tous considérés comme de potentiels prix Nobel, sur lesquels l'industrie misait des millions de dollars. Nous n'étions pas là pour devenir amis. C'est là que j'ai écrit *Le Mandarin miraculeux*. Au départ j'ai écrit cette nouvelle pour moi seule, sans l'intention de la faire lire aux autres. Elle a finalement été publiée plusieurs années plus tard.

Je suis retournée en Turquie, où j'ai rencontré Sokuna dans un bar reggae. Il faisait partie de la première vague d'immigrés africains en Turquie. Très rapidement je suis tombée amoureuse de lui.

Ensemble, nous avons vécu tous les problèmes possibles et imaginables. Perquisitions de la police, racisme ordinaire : on se tenait la main dans la rue, les gens nous crachaient dessus, m'insultaient ou essayaient même de nous frapper. La situation des immigrants était alors terrible. La plupart étaient parqués dans un camp, à la frontière entre la Syrie et la Turquie. Plusieurs fois, j'ai essayé d'alerter le Haut Commissariat aux Réfugiés de l'ONU sur leur sort. Mais c'était peine perdue. Je ne faisais que nous mettre davantage en danger Sokuna et moi. Puis Sokuna a été impliqué dans une histoire de drogue et il nous a fallu partir. Des amis m'ont trouvé une place dans une équipe de scientifiques au Brésil, qui travaillaient sur ma spécialité. Je pouvais y terminer mon doctorat, mais Sokuna n'a pas pu me suivre. Il a disparu, un an après. Je suis restée seule avec mes remords. Rio n'est pas une ville facile à vivre pour les migrants. J'ai alors décidé de renoncer à la physique pour me consacrer à l'écriture. Mais ce n'est qu'à mon retour en Turquie que j'ai écrit *La Ville dont la cape est rouge*, dont l'intrigue se passe à Rio. L'héroïne est une étudiante turque, qui se perd dans l'enfer de la ville brésilienne. J'étais étrangère au Brésil, mais aussi étrangère en Turquie. Je ne me sens chez moi que lorsque j'écris. Vingt ans plus tard, aujourd'hui, je me sens toujours comme une sans-abri.

J'aime bien Cracovie, je pourrais y rester encore longtemps, mais je sais bien qu'il faut laisser la place à ceux qui attendent un asile. Il faudra bien que je retourne en Turquie. En attendant, chaque jour, je me dis que dans mon pays tout le monde sait bien que je suis devenue l'écrivaine turque la plus populaire. Tout le monde le sait, mais pourtant tout le monde se tait. C'est sans doute cela, aujourd'hui, l'exil le plus terrible.

Ce texte a été lu, en septembre 2016, lors d'une émission de France Culture consacrée à Aslı Erdoğan.

Trois extraits du *Bâtiment de pierre*

Si l'on veut écrire, on doit le faire avec son corps nu et vulnérable sous la peau... Les mots ne parlent qu'avec les autres mots. Prenez un V, un I et un E et vous écrivez Vie. À condition de ne pas vous tromper dans l'ordre des lettres, de ne pas, comme dans la légende, laisser tomber une lettre et tuer l'argile vivante. J'écris la vie pour ceux qui peuvent la cueillir dans un souffle, dans un soupir. Comme on cueille un fruit sur la branche, comme on arrache une racine. Il te reste le murmure que tu perçois en plaçant contre ton oreille un coquillage vide. La vie : mot qui s'insinue dans ta moelle et dans tes os, murmure évoquant la douleur, son qu'emplissent les océans.

Aslı Erdoğan

Le bâtiment de pierre, Actes Sud, traduit du turc par Jean Descat

Autrefois, j'ai aimé quelqu'un. Il est parti en me laissant ses yeux. Il n'avait personne à me laisser. Aimer... Ce mot-là, je l'ai trouvé en fouillant dans mon cœur, en sondant inlassablement ces épaisses ténèbres. Mais personne ne m'a dit que « chacun tue celui qu'il aime » ! Nous étions ensemble dans l'édifice de pierre. J'ai longtemps prêté l'oreille aux bruits. Quand mon tour est venu, le jour n'était pas encore levé.

Bien sûr, vous ne me croyez pas. Vous pensez que ce bâtiment est issu de mon rêve ? Mais nos rêves ne sont-ils pas le levain de la pâte dont nous sommes pétris ? Finalement, l'aube va naître, des trainées rouge sang vont apparaître à l'horizon... Dans le ciel tendu, terne, tout plat, les étoiles vont se solidifier et disparaître l'une après l'autre. La dernière laissera pendre une corde vers le bas, vers nous. Ta nuit muette, tes mots coupés en deux et ensanglantés, tes ombres errantes, privées de leur maître, tes rêves couleur de cœur dont personne ne veut, tes mots ailés vont pouvoir y grimper... Tous tes rêves, venus vivre parmi nous et repartis sans crier gare, vont pouvoir se hisser vers les profondeurs... Dans les tréfonds où se perdent tout homme et toute chose...

Mais vous ne m'entendez pas ? J'aurais peut-être dû faire mon récit au passé. J'ai attaqué ma chanson dans le mauvais sens, par la mauvaise note.

Aslı Erdoğan

Le bâtiment de pierre, Actes Sud, traduit du turc par Jean Descat

Parfois, pourtant, très rarement, j'entends en moi une voix qui ne semble ni émaner d'un être humain ni s'adresser aux hommes. J'entends mon sang qui se réveille, coule de mes vieilles blessures, jaillit de mes veines ouvertes... J'entends des cris qui ravivent mes plus anciennes, mes plus authentiques terreurs et je me rappelle qu'ils sont nés du désir de vivre. Mes plaies ne parlent guère, mais elles ne mentent jamais. Pourtant leurs cris affreux, incohérents, viennent se briser sur des murs infranchissables et retombent en pluie sur ce sol, devenu mensonge, que sont le visage et le verbe des hommes. Leur son s'égare dans les méandres, les recoins, les impasses d'un labyrinthe et se propage dans le vide sans rencontrer un seul cœur.

Aslı Erdoğan

Le bâtiment de pierre, Actes Sud, traduit du turc par Jean Descat

Lettre de prison

ChEres amiEs, collègues, journalistes, et membres de la presse,

Je vous écris cette lettre depuis la prison de Bakırköy, au lendemain de l'opération policière à l'encontre du journal Cumhuriyet, un des journaux les plus anciens et voix des sociaux démocrates. Actuellement plus de 10 auteurs de ce journal sont en garde-à-vue. Quatre personnes dont Can Dündar (ex) rédacteur en chef, sont recherchées par la police. Même moi, je suis sous le choc.

Ceci démontre clairement que la Turquie a décidé de ne respecter aucune de ses lois, ni le droit. En ce moment, plus de 130 journalistes sont en prison. C'est un record mondial. En deux mois, 170 journaux, magazines, radios et télévisions ont été fermés. Notre gouvernement actuel veut monopoliser la "vérité" et la "réalité", et toute opinion un tant soit peu différente de celle du pouvoir est réprimée avec violence : la violence policière, des jours et des nuits de garde-à-vue (jusqu'à 30 jours)...

Moi, j'ai été arrêtée seulement parce que j'étais une des conseillères d'Özgür Gündem, "journal kurde". Malgré le fait que les conseillères, n'ont aucune responsabilité sur le journal, selon l'article n°11 de la Loi de la presse qui le notifie clairement, je n'ai pas été emmenée encore devant un tribunal qui écouterait mon histoire.

Dans ce procès kafkaïen, Necmiye Alpay, scientifique linguiste de 70 ans, est également arrêtée avec moi, et jugée pour terrorisme.

Cette lettre est un appel d'urgence !

La situation est très grave, terrifiante et extrêmement inquiétante. Je suis convaincue que l'existence d'un régime totalitaire en Turquie, secouerait inévitablement, d'une façon ou d'une autre, aussi l'Europe entière. L'Europe est actuellement focalisée sur la "crise de réfugiés" et semble ne pas se rendre compte des dangers de la disparition de la démocratie en Turquie. Actuellement, nous, -auteurEs, journalistes, Kurdes, AléviEs, et bien sûr les femmes- payons le prix lourd de la "crise de démocratie". L'Europe doit prendre ses responsabilités, en revenant vers les valeurs qu'elle avait définies, après des siècles de sang versé, et qui font que "l'Europe est l'Europe" : La démocratie, les droits humains, la liberté d'opinion et d'expression...

Nous avons besoin de votre soutien et de solidarité. Nous vous remercions pour tout ce que vous avez fait pour nous, jusqu'à maintenant.

Cordialement.

Aslı Erdoğan

1.11.2016, Bakırköy Cezaevi, C-9

Traduit du turc par [Kedistan](#) (3 novembre 2016)

[Appel initial de Kedistan](#) (12 novembre 2016)